



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER TONIC**  
**QUININE**  
ET...  
TOUTES  
FIEVRES  
LE GRAND TONIC REFORCISANT JOUR

**FEUILLETON de CANARD**

**LES CAMPAGNES d'UN ROUTÉ**

PAR  
**AMÉDÉE ACHARD.**

(Suite.)

—Ah ! monsieur, s'écria Louis Ferrol, que je regrette tout ce qui s'est passé ! En vous voyant prendre si courageusement la défense d'un homme que je ne connais pas, j'ai regretté d'avoir écrit cette article qui a été la cause de votre provocation : ce que j'ai appris dans la soirée a confirmé cette première impression, et j'ai compris que j'avais eu tort. Si vous consentiez maintenant à faire une différence entre la plume et l'écrivain, je serais bien heureux de vous serrer la main.

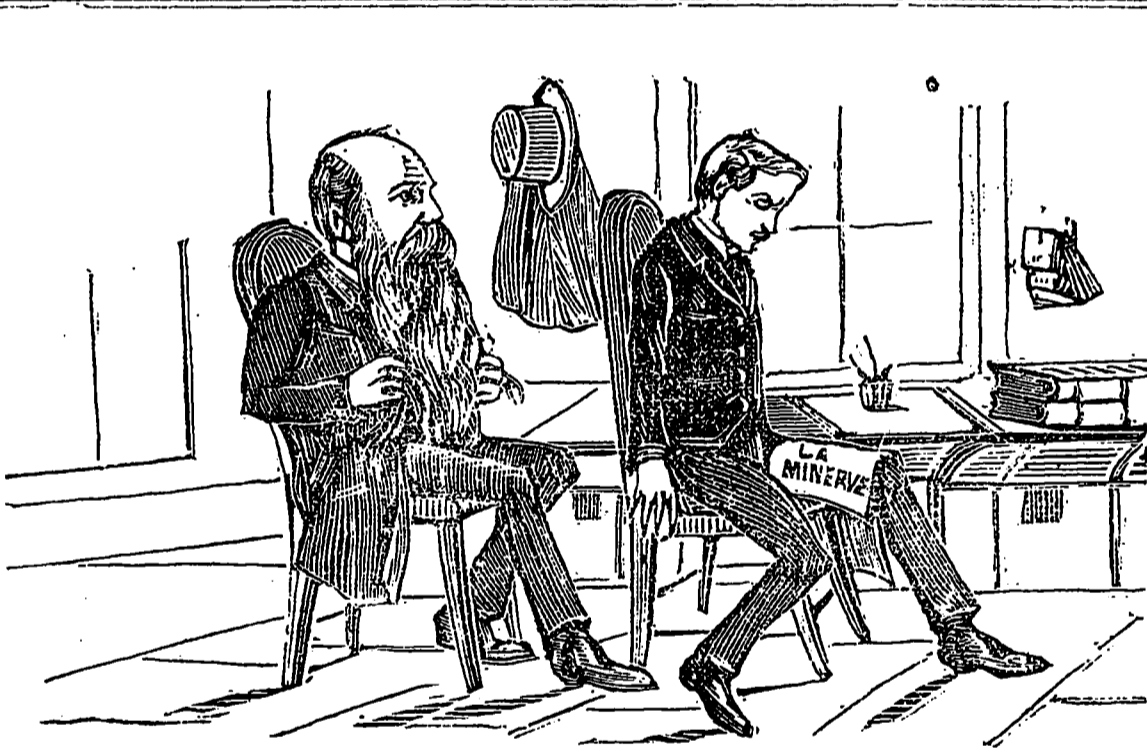
—Voici la mienne, répondit le blessé, qui ne put pas résister à la sincérité de cet élan.

La blessure de Fernand n'était pas grave ; le repos suffisait à la guérison. On promit donc de parler à personne de cette rencontre, et chacun regagna Paris. Louis Ferrol voulut accompagner Fernand, après il revint dans la soirée. Celui qui avait fait la blessure en souffrait plus que celui qui l'avait reçue. Fernand regarda le journaliste d'un air curieux.

—Vous avez eu ce matin en me tendant la main, dit-il, un accent qui m'a donné la conviction que vous n'étiez pas un méchant homme ; me permettez-vous à présent de vous dire toute ma pensée ?

—Je fais plus, je vous la demande.

—Comment donc, alors, avez-vous pu vous décider à écrire, contre une personne que vous ne connaissez pas,



TASSÉ.—Hé bien, mon pauvre Taillon, que pensez-vous du chien de Brisson ?

TAILLON.—Hélas ! il est bien malade..... je crois qu'il va mourir..... vos carottes l'ont empoisonné.....

l'article malheureux qui a fait tant de bruit ?

—Eh ! le sais-je ! Si je vous disais qu'il n'y a eu dans cette action si déplorable, pour ne rien dire de plus, ni parti pris de mal faire, ni haine, ni animosité d'aucune sorte, ni envie, ni vengeance préméditée, de ma part tout au moins, me croiriez-vous ?

—Je le croirais si vous l'affirmiez, mais alors pourquoi ? dans quel but ?

—Eh ! mon Dieu, pour écrire cent lignes, pour gagner vingt francs !

—Pour vingt francs ! s'écria Fernand.

—Que vos paroles n'aillent pas au delà de ma pensée, se hâta de répondre Louis Ferrol. Je ne suis pas entrepreneur de calomnies... croyez-le bien... mais il m'arrive parfois d'écrire des choses qui peuvent amener les plus fatals résultats et cela, peut-être, sans en avoir conscience !... Je lis dans vos yeux l'étonnement... presque l'indignation...

—Dites le mot... il est vrai.

—Et cependant je ne suis pas un malhonête homme... je le sens... j'en

suis sûr... Mais le sens moral est peut-être affaibli, obscurci. C'est là une des conditions les plus cruelles du métier que nous faisons, nous autres écrivains inconnus de la presse utilitaire ; et je dis métier, parce que le nom de profession ne convient pas à cet éternel barbouillage du papier auquel mille circonstances nous ont condamnés.

Louis se leva et fit quelques pas dans la chambre.

Comprenez moi bien, reprit-il en mettant la main sur son front ; si l'on m'avait offert cent francs, mille francs, plus même pour lancer froidement un article plein d'outrages contre un inconnu, je ne l'aurais certainement pas écrit. Bien que dans le monde singulier où nous vivons, on ait l'habitude par amour du paradoxe, de traiter lestement les choses les plus hautes et les plus respectées, un sentiment de pudeur se serait réveillé en moi, et la proposition eût été repoussée avec dédain ; mais on est petit journaliste, on est attaché à la gloire ; car qu'est-ce donc, si ce n'est un servage

et le plus dur, que cette nécessité absolue, implacable, quotidienne, écrire aujourd'hui, demain, toujours, pour gagner une pauvre vie semée de soupers qui vous endettent et de bals maqués qui vous épuisent ! On est sur le coin d'une table, on mord sa plume ; elle a donné hier cent lignes et avant-hier autant ; ce matin il faut qu'elle recommence... le serveau pressuré est à court d'idées... Cependant l'esprit est une loi du métier... On cherche... le public attend et veut rire... bien plus, le directeur du journal est là... si votre verve faiblit, vous êtes remercié, renvoyé, perdu... Alors une anecdote vous est racontée, un nom est prononcé... une voix perdue vous orio : Voilà le sujet... allez ! et on va ! Le mot vient l'ironie s'aiguise, l'esprit s'allume, l'article est broché... on a gagné le pain de tous les jours... S'il se trouve après qu'un homme est déshonoré et que le sang coule... c'est un désastre, et le cœur se soulève à cette pensée. Mais osera-t-on bien juger que jamais on ne mettra le pied dans ce même

sentier boueux ?... Oh ! non ! la pente est là et le bœuf vous y pousse !

—Mais c'est abominable ! s'écria Fernand.

—Et qui vous dit le contraire ? Fernand réfléchit pendant quelques minutes ; il n'avait eu, jusqu'alors, aucune idée de ce qu'il venait d'entendre. Louis Ferrol se taisait.

—Copen tant ce mot qui a précipité votre plume, reprit Fernand, quel qu'un vous l'a dit, et ce quelqu'un qui vous l'a dit, avait un but ?

—Oh ! pour cela oui. Et même, en y songeant plus tard, je me suis rappelé que c'est le directeur de l'Echo du Monde qui m'a fourni ce mot qui me manquait ; ce fut l'étincelle qui fit partir l'article. Une conversation, dont un vague souvenir m'a resté, m'a fait comprendre qu'il y avait entre lui et M. Jacques Bernard je ne sais quelles relations qui avaient laissé à l'un d'eux des sentiments excessifs d'animosité.

—Si bien que vous étiez un instrument entre les mains de votre directeur ?

—Ah ! vous ne connaissez pas certains bas fonds de la littérature !... Toutes les impuissances et toutes les jalousies s'y donnent rendez-vous, mêlées, hélas ! à bien des infortunes, à bien des misères, celles-ci exploitées par celles-là ! L'honnêteté s'y corrompt, la pudeur de l'âme s'y flétrit, la dignité de soi-même s'y perd. On ne sait plus où finit l'esprit, où commence la médisance, ce que permet la plaisanterie, ce que défend la délicatesse : on parle d'un inconnu comme d'un cabotin, on entre dans un salon comme dans les coulisses... On s'habitue à ne rien respecter et à faire litière de tout ! Il faut des articles... à tout prix, il en faut, et on lève tribut sur le boudoir et sur l'alcôve, et l'homme p. ye comme la courtisane. Combien parmi nous ont l'âme bonne, le cœur droit, les instincts les meilleurs et les plus généreux, et qui font un vilain métier !... Je ne vous dis pas qu'un jour, s'ils continuent, il ne soient pas gangrenés ! Mais un mot les sauverait.

—Eh bien, si vous sentez vraiment la dureté et les périls d'une telle situation, pourquoi ne la changez-vous pas ?

—Eh ! le puis-je ?

—Avez-vous essayé ?

—Une fois ou deux, mais en écrivant toujours... Le restaurateur n'attend pas et mon propriétaire non plus !

—Si cependant une occasion vous était offerte, accepteriez-vous ?

—Sur-le-champ.

—Alors comptez sur moi. Fernand se rendit le lendemain chez Jacques Bernard. Un certain clignement d'yeux par lequel Clovis